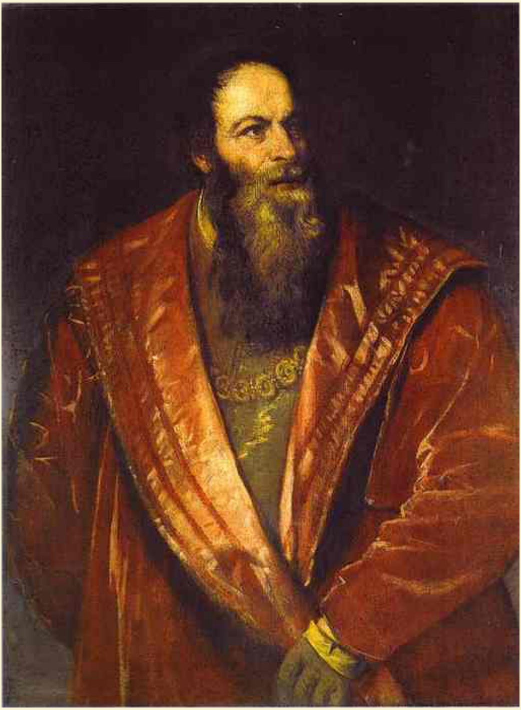
Pietro Aretino

SEPT PETITES NOUVELLES CONCERNANT LE JEU ET LES JOUEURS

Vertiges



Le Titien (1488-1576), *Pietro Aretino*, vers 1545,
Palazzo Pitti, Florence.

SEPT PETITES NOUVELLES
CONCERNANT LE JEU ET LES JOUEURS

PREMIÈRE NOUVELLE

Certains plaisants jouent un tour à un de leurs amis pour lui faire croire qu'il a perdu la vue, et ils le corrigent ainsi de la coupable habitude de blasphémer.

❧

IL Y AVAIT À SIENNE un joueur très-connu par l'habileté qu'il possédait dans les jeux de cartes ; mais il était décrié à cause des blasphèmes qu'il proférait lorsqu'il jouait. Il advint que, par un tour fort ingénieux, quelques-uns de ses amis l'amenèrent à se corriger. La nuit de Sainte-Lucie, ce Siennois se mit à jouer, et à chaque coup qu'il perdait, sa langue effrontée martyrisait le nom de la pauvre Vierge ; elle proférait des horreurs scandaleuses. Quand la partie fut finie, il ne restait plus au Siennois d'autres vêtements que sa chemise ; et s'il ne perdit pas également tout ce qu'il avait dans sa maison, c'est que ses adversaires ne voulurent pas le laisser sans un abri où se reposer. À la fin, fatigué de vociférer contre tous les saints, il se jeta sur son lit, et bientôt, la lassitude l'emportant sur son chagrin, il s'endormit. Ses amis, ayant caché la lumière, se mirent à faire semblant de jouer dans l'obscurité, annonçant à haute voix les coups et suivant la marche de la partie tout comme si elle avait lieu avec activité. Le bruit réveilla le Siennois, et en ouvrant les yeux il fut saisi de surprise de ne pas voir la lumière et d'entendre compter l'argent qui passait de main en main. Les plaisants qui lui jouaient ce tour continuaient de dire : « Huit à sept, neuf à dix » ou autres points semblables, et notre homme s'écria :

« Comment diable jouez-vous dans l'obscurité ? — Qu'est-ce que tu veux dire avec ton obscurité ? » répondirent-ils, et finalement ils lui firent croire que, si les cartes lui avaient enlevé son argent, sainte Lucie l'avait privé de la vue pour le châtier de sa mauvaise habitude. Ils continuèrent de suivre avec activité leur partie imaginaire, tandis que le Siennois restait dans les ténèbres les plus épaisses. Tenant pour certain que la martyre l'avait puni en le rendant aveugle, il se mit à demander miséricorde, promettant à Dieu, par les vœux les plus formels, de ne plus blasphémer de sa vie. Quand il eut pris cet engagement, ses amis, remettant la lumière sur la table, lui rendirent la vue ; et c'est ainsi qu'ils furent cause qu'il se corrigea, pour le reste de sa vie, de ses blasphèmes.

DEUXIÈME NOUVELLE

Bighino Trotti, croyant que sa maîtresse l'avait volé pendant qu'il dormait, la frappe à grands coups de poing, et il se trouve ensuite obligé de l'apaiser en lui faisant des cadeaux, l'erreur étant découverte.

* * *

JE ME SOUVIENS d’un différend, accompagné de coups de poing, qui s’éleva une fois entre notre ami Bighino Trotti et une certaine nymphe qui lui tenait compagnie. Ce brave homme avait gagné un écu au jeu de la *trappola* à notre ami Alfonzo Corzaro. Il quitta le jeu sa bourse dans sa main, et, croyant y mettre la pièce dont il venait d’être mis en possession, il la laissa tomber par terre ; il referma ensuite la bourse et alla se coucher avec sa belle. Le matin étant venu, il se lève, et en ouvrant sa bourse il n’y trouve pas ce qu’il croyait y avoir mis. Il pousse alors des cris jusqu’au ciel, disant : « Quand je me suis levé cette nuit pour pisser, cette coquine a pris la bourse de dessous l’oreiller et m’a volé », et tout en criant il fait bien vite cesser le sommeil de la pauvre créature en lui lançant un coup de poing capable de l’assommer. Fort étonnée, elle dit :

« Pourquoi me traiter ainsi ? — Parce que tu le mérites bien, triple coquine, » réplique Trotti, et il lui envoie un second coup en frémissant de colère.

Un ami de Bighino, qui logeait chez lui, entendant ce fracas, accourt, s’interpose, les engage à se calmer, tandis qu’on le met au fait de la chose. Chacun maintenait son dire :

« Ce n’est pas à cause de la perte que je fais que je suis en colère, disait Bighino, je me soucie très-peu de l’argent ; mais c’est que le trait est vilain, et cela me courrouce. — Je ne suis point une voleuse, répondait la dame, et je ne vous ai rien pris ; mais vous me payerez ce que vous venez de faire. »

Le gentilhomme avait en sa main le ducat qu'il avait ramassé lorsque Trotti l'avait laissé choir ; quand il jugea que la farce avait duré assez longtemps, il dit aux combattants qu'il pouvait les mettre d'accord, et, leur recommandant de fermer les yeux, il murmura des paroles qui paraissaient magiques ; il jeta ensuite en l'air l'écu, qui tomba avec fracas aux pieds de Bighino. Grand fut l'étonnement de chacun ; mais l'explication fut bientôt donnée, et ce fut au tour de la donzelle de se montrer irritée. Elle ne voulait pas entendre Trotti, qui lui demandait mille pardons et qui lui faisait les plus belles promesses ; elle se montra longtemps implacable, et pour que la paix fût rétablie, il fallut seize aunes de satin vert.

TROISIÈME NOUVELLE

Un certain niais, se rendant à Lorette pour accomplir un vœu et portant avec lui vingt ducats et un cierge, est rencontré en chemin par un fripon qui lui gagne son argent au jeu, et, la nuit étant venue, il est obligé d'allumer son cierge pour avoir de la lumière.

❧

IL N'Y A PAS LONGTEMPS qu'un jeune homme s'en alla à Lorette, portant vingt ducats et un cierge de cire blanche du poids de douze livres et parsemé de morceaux d'encens. Ce pauvre pèlerin avait fait vœu non-seulement de faire la route à pied, mais encore de porter son cierge sur ses épaules. Il cheminait lentement et tristement, lorsqu'il fut rejoint par un filou qui lui proposa de lui tenir compagnie, et, après des salutations mutuelles, lui offrit de porter le cierge pendant un moment. On était au mois de juin, et la chaleur obligea bientôt les voyageurs à s'arrêter dans la chaumière d'un paysan qui avait chez lui de très-bon vin. La liqueur brillante qu'il leur offrit fut de leur goût et ils s'assirent pour la déguster à l'aise. Les cigales chantaient, les eaux d'un ruisseau au bord duquel s'élevait la chaumière murmuraient, un vent doux agitait avec mollesse les feuilles des arbres. Après avoir dormi un moment, le fripon tira un paquet de cartes et proposa une partie, pour employer le temps, en disant : « Avaler deux morceaux, ce n'est pas rompre le jeûne, et jouer deux petites pièces de monnaie, ce n'est pas enfreindre un vœu. » Le pèlerin était là comme une mariée qui, le jour des noces, veut et ne veut pas, lorsque le paysan, auquel le joueur avait fait signe de l'œil, dit : « Il vaudrait mieux pour vous jouer toute la journée que dormir une heure ; avec cette grande chaleur vous pourriez attraper une fièvre ardente qui vous emporterait. » On se mit donc à jouer, et, grâce à ce passe-temps, la journée tout entière ne leur parut qu'un instant. La nuit vint, et, comme il n'y avait chez le paysan ni lampe ni chandelle, le pèlerin se dépêcha d'allumer son cierge. Tant dura la partie que le cierge se trouva brûlé jusqu'au bout, et le pèlerin avait perdu tout ce qu'il possédait. Il s'écria alors :

« Je suis encore plus fâché de ne pouvoir accomplir mon vœu que de voir qu'il ne me reste rien. » Le fripon lui répondit : « Ne t'inquiète pas à cet égard, je te donne l'absolution. » Et la pauvre dupe ne savait pas que, lorsqu'il était parti pour la Santa Casa, le plus grand péril qui menaçait ses ducats était qu'ils ne fussent mis en jeu pendant la route.

QUATRIÈME NOUVELLE

Le pape Léon, enviant la tranquille insouciance d'un berger, lui donne une poignée de ducats, et le pauvre homme n'eut depuis que des tracas.

❧

LE COMTE Manfredi di Cotalto raconte que le pape Léon, se rendant à Montalto pour y chasser, passa auprès d'une fontaine à côté de laquelle était assis un pâtre, qui, voyant devant lui ce grand et pompeux cortège, ne se troubla nullement, ne parut pas s'en apercevoir ; mais, prenant une bouteille, en mit le goulot dans sa bouche, et, le visage tourné vers le ciel, but avec le plus grand sang-froid. Sa Sainteté, ayant pitié de l'ignorance de cette espèce de brute qui ne savait pas seulement qu'il existait un souverain pontife, mit la main à l'escarcelle, et, ayant retiré un paquet où étaient trois cents ducats, il les jeta à cet animal, qui ne se remuait même pas, en lui disant : « Prends, je ne veux pas que tu aies plus que moi du bon temps. » Aussitôt que ce rustre ouvrit le paquet, ses yeux, qui n'avaient jamais vu que des bois, des cavernes, des prairies, des ruisseaux, des précipices et des vallées, furent éblouis par l'éclat de l'or ; il lui sembla voir la splendeur du soleil. Cet homme des champs, dont les mains n'avaient touché que la houlette, le bassin plein de lait, les ciseaux destinés à tondre les brebis, maniait ces ducats en grinçant des dents ; son visage se criſpait, son cœur battait avec violence. Ses idées furent toutes changées. Il se disait : « Si j'avais salué reſpectueusement celui qui m'a fait ce cadeau, il m'aurait peut-être donné le double ou davantage. » Il était comme un joueur qui, en comptant l'argent qu'il a gagné, se dit en lui-même : « Je n'ai pas su faire ; si j'avais opéré de telle façon, il ne serait pas reſté un sou à aucun d'eux. » Il se mit à faire le compte du troupeau qu'il se proposait d'acheter à son maître ; il roulait dans sa tête les maisons, les champs d'oliviers, les vignes, qu'il comptait acquérir ; il lui semblait que les ducats que le pape lui avait jetés fussent des millions. Il passa la nuit entière dans la plus grande agitation, et le matin, en se levant, il avait l'air d'un épervier dont on a cousu les paupières. C'eſt ainsi que l'argent qui lui avait été donné le priva de la simplicité où il avait vécu, et il ne jouit plus des douceurs de son insouciante ignorance, bien préférable à l'éclat qui environnait Léon.

CINQUIÈME NOUVELLE

Un baron français dérobe une horloge de grand prix dans la chambre du roi Louis ; son larcin eſt révélé quand les heures viennent à sonner ; il se trouve couvert de honte en présence des courtisans et du roi, qui lui pardonne en riant, et qui, de plus, lui fait cadeau de l'horloge.

⁂

UN BARON FRANÇAIS, ayant joué et perdu tout ce qu'il avait et même au delà, puisqu'il avait engagé sa parole, fit, pour se procurer de l'argent, le tour le plus étrange qu'on ait jamais vu. Étant dans la chambre du roi Louis avec un grand nombre de seigneurs qui se disposaient à accompagner Sa Majesté à quelque solennité, il s'adossa à une table sur laquelle était placée une horloge garnie d'or massif, et il la fit habilement passer sous ses vêtements. Mais, comme il n'y a rien de tel que le propriétaire d'un objet pour veiller sur lui, le roi avait aperçu les mouvements de ce seigneur autour de l'horloge, et, tout en feignant de regarder d'un autre côté, il vit très-bien ce qu'il faisait. Il eut de la peine à s'empêcher de rire, et, se dirigeant vers la porte, il s'arrêta ensuite de manière que les assistants ne pouvaient sortir, et il se mit à parler avec un de ses ministres, en attendant que l'horloge sonnât. Bientôt un tintin qui se fit entendre sur la personne du baron attira tous les regards vers lui ; on ne savait que penser, et l'horloge continuait de sonner. Le pauvre homme, accablé de honte et d'effroi, avait le visage à la fois livide et enflammé. Les courtisans, revenus de leur surprise, riaient d'autant mieux que le roi, à force de rire lui-même, ne pouvait parler. Le Français, se jetant à genoux, s'écria : « Sire, les aiguillons de la passion du jeu sont si puissants qu'ils conduisent aux actions les plus viles. » Mais le roi lui coupa la parole en disant : « Seigneur, le plaisir que nous avons éprouvé compense et au delà le tort que vous avez fait ; l'horloge est à vous. »

SIXIÈME NOUVELLE

Un individu ayant une aversion prononcée pour les hommes à cheveux rouges est l'objet d'un tour ingénieux joué par un aubergiste de cette couleur.

◆

UN PARTICULIER éprouvait une extrême répugnance pour les individus à cheveux rouges, et ne voulait avoir aucun rapport avec eux dans le cours de sa vie. Il advint qu'il se trouva dans le cas de faire un voyage dans le cœur du mois de janvier ; il partit avec trois compagnons, deux allant à pied et un à cheval, et, comme il arrive souvent, ils furent surpris par la nuit sur un chemin qu'ils ne connaissaient pas. Le froid excessif, la neige et le vent qui soufflait avec violence sur eux de tous côtés, les fatiguaient au point qu'ils ne pouvaient y résister. Ne trouvant âme qui vive en état de leur dire s'il y avait une auberge près ou loin, ils s'efforcèrent durant deux heures d'avancer, mais sans grand succès, car, à chaque pas qu'ils faisaient en avant, la violence d'Éole les rejetait d'autant en arrière. Enfin, grâce à Dieu, ils arrivèrent à une auberge lorsqu'il était déjà cinq heures de la nuit. Les cavaliers étaient tellement roidis par le froid qu'ils avaient l'air d'être en bois, tant ils étaient hors d'état de se mouvoir. Enfin le feu fut allumé, les chevaux furent mis à l'écurie, les poulets à la broche ; tout s'apprêtait pour un repas fort nécessaire, lorsque l'ennemi des hommes roux s'aperçut que l'hôte était de cette couleur ; il s'écria aussitôt : « Allons, qu'on selle nos bêtes et partons ! — Eh ! maître, restons ici, disaient les serviteurs. — Je n'en ferai rien, répliquait l'autre. — Si vous voulez absolument partir, vous êtes le maître, dit l'aubergiste ; mais, croyez-moi, renoncez à votre fantaisie, et je vous montrerai, par le bon accueil que vous aurez ici, combien vous êtes dans l'erreur en nous jugeant aussi sévèrement. » L'ennemi des cheveux rouges se décida à rester, l'hôte lui ayant promis de lui laisser lui-même régler la dépense et s'engageant ensuite à ne demander que la moitié du prix d'estimation. Puis quelques cartes se montrèrent, comme par hasard, dans les mains de l'aubergiste, et notre voyageur, qui ne haïssait pas le jeu, les ayant aperçues, on se mit à jouer, on soupa, on recommença ensuite la partie, et elle s'acheva sans que personne eût gagné ou perdu. Le voyageur voulait, toutefois, tenir compte à l'aubergiste du plaisir qu'il avait eu à jouer avec lui ; mais celui-ci répondit que cela se retrouverait, et il était en effet bien résolu de ne pas perdre le moyen de se dédommager. On se mit au lit et personne ne se leva qu'il ne fît grand jour. L'aubergiste fit allumer un grand feu, il engagea l'ennemi des cheveux rouges à s'asseoir auprès, et, quand il le vit en train de savourer le bien-être que causait la chaleur, il commença à vanter le mérite d'un brasier bien allumé lorsqu'il fait un froid rigoureux. Le nigaud, entraîné par cette conversation, se mit à dire : « Ce feu vaut bien cinquante écus. — Il ne vous en coûtera que vingt-cinq », repartit le rusé aubergiste, et il fallut que le voyageur, fidèle à la convention qui avait été conclue, payât cette somme.

SEPTIÈME NOUVELLE

Brandana, s'étant approché de la cheminée afin d'allumer de la lumière, prend pour de la braise *ardente les yeux d'un chat qui lui saute à la figure et le déchire avec ses griffes ; croyant avoir affaire au diable, il s'enfuit à toutes jambes. Il raconte un tour que le diable joua à un ermite.*

❧

BRANDANA fut aussi joueur que scélérat, et il ne connut de sa vie d'autre métier que l'exercice de tous les vices. Il se trouvait une nuit à jouer, lorsque l'impétuosité avec laquelle il jeta les cartes sur la table éteignit la lumière ; il la prit et courut pour la rallumer vers le feu qui était dans la cheminée couvert de cendres. Il tenait une allumette, et il l'enfonça dans le museau d'un chat qui était étendu sur le foyer et dont les yeux lui avaient semblé des charbons ardents. Le matou, furieux, lui sauta au cou, s'y cramponnant avec ses griffes et le mordant au visage. Il se mit à crier : « Je suis mort ! » Et ses compagnons, qui l'attendaient cartes en mains, se levèrent en tumulte ; d'autres, qui étaient dans une chambre voisine, entendant le vacarme, accoururent avec une torche allumée ; mais, voyant une bête noire qui s'acharnait sur Brandana, ils s'enfuirent, laissant tomber la torche, qui s'éteignit. Le misérable, mordu et égratigné, crut que l'enfer allait l'engloutir ; il se sauva comme il put, promettant à Dieu de se faire ermite. Enfin le chat l'abandonna. Il ne tint pas d'ailleurs sa promesse ; mais il raconta une fois à un ami, qui m'en a fait le conte, un tour divertissant que le diable joua à un pieux solitaire dont l'austérité était telle qu'il était inaccessible à toutes les tentations. L'enfer entier s'était mis à l'œuvre pour le faire tomber en faute ; mais ni les richesses, ni les promesses des plus hautes dignités, ni les appétits de la chair, ne pouvaient rien sur lui. Enfin, un petit diable des plus malins s’écria : « Sois sûr, Satan, qu’avant que ne vienne le jour de demain ce prétendu saint sera des nôtres. » Il dit, et se transforma en un jeune berger touchant à l’adolescence, et le voilà frappant à la porte de l’ermitage, au milieu d’un ouragan terrible de vent, de pluie et de grêle. Il appelle au secours d’une voix tremblante qui aurait ému de compassion l’homme le plus barbare. Le saint homme l’entendit, mais il se défiait des embûches du démon, et il fut longtemps sans se décider à ouvrir sa porte. Enfin l’amour du prochain l’emporta, et il laissa entrer chez lui le soi-disant berger. C’était chose risible de voir comment monsieur le diable fermait les yeux, afin de ne pas voir les signes de croix que faisait le solitaire, et celui-ci ne remarqua point que l’étranger se bouchait les oreilles avec les doigts : c’était pour ne pas entendre prononcer le nom du Seigneur. Une brassée de sarments jetée au feu réchauffa bientôt le berger, qui se mit à faire un récit lamentable de ce qu’il avait souffert, s’inquiétant de ses brebis dispersées et de l’inquiétude où devait être sa maman. L’ermite lui donna un morceau de pain, avec lequel il se nourrissait quand l’heure de rompre le jeûne était venue. Il lui fit boire un coup d’assez bon vin, et il ne se défiait de rien. Mais peu à peu une métamorphose s’opérait chez le diable, qui avait pris une figure de garçon parce que, s’il avait eu les traits d’une femme, la porte ne lui eût pas été ouverte. Des cheveux soyeux et dorés sortaient de dessous son bonnet ; les roses et les lys se montraient sur ses joues ; ses lèvres étaient vermeilles comme une grenade ; ses jambes nues étaient d’une finesse extrême, et ses vêtements, mal attachés par devant, laissaient apercevoir deux globes d’albâtre qu’il était bien dangereux de regarder. Les yeux de l’ermite ne s’arrêtaient que trop complaisamment sur ces objets, dont ils eussent dû se détourner au plus vite, et le malin esprit ajoutait au danger par les mouvements gracieux qu'il exécutait. Que dirons-nous enfin ? Le pénitent tomba en tentation. Aussitôt que le diable fut arrivé à ses fins, il fit un grand saut et s'écria avec un éclat de rire : « Apprends, bon père, que c'est le diable en personne que tu as reçu chez toi. Quand on nous ouvre la porte, nous sommes bien vite sûrs de notre fait, et, si nous prenons la figure d'une femme, infailliblement on tombera dans nos filets. Que ceci te serve de leçon à toi et à tes pareils. » Aussitôt, le diable disparut en riant de plus belle, laissant l'ermite désolé et se frappant la poitrine avec de grands *mea culpa ;* mais la leçon n'a encore profité à personne.

Sept petites nouvelles
concernant le jeu et les joueurs,
de Pietro Aretino (1492-1556),
extraites du
Dialogo nel quale si parla del gioco
paru en 1543 et de très nombreuses fois réimprimé,
ont été traduites de l'italien
par Philomneste Junior,
et publié par Jules Gay, éditeur,
à Paris, en 1861.

ISBN : 978-2-89816-897-0
© Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2022

– 1 898^e lecturiel –

Lecturiels

www.lecturiels.org